



LE COMTE VON SECKENDORF.

On sait de bonne source que la défunte impératrice douairière Frédéric d'Allemagne a légué au comte Von Seckendorf, un courtisan bien connu, la superbe somme de \$750,000.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAINA DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO "CIRCULATION" BU BEACON, 308 MAIN STREET.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 3 octobre. Indications pour la Louisiane: Temps bon vendredi et samedi; plus chaud samedi; légers vents variables.

CONSTRUCTIONS

REPARATIONS.

Plus on agit d'un œil anxieux et observateur les réunions qui se pressent les unes sur les autres, de notre conseil municipal, plus on reste étonné de l'audace, des impardonnables maladresses, des négligences coupables que certaines administrations du passé ont apportées dans les inspections des travaux de construction et de réparation qu'elles acceptaient.

De ce qui s'est fait durant une période de vingt-cinq ou trente ans, presque tout est à refaire ou à retoucher. Les bâtisses manquent de solidité, quelques-unes menacent ruine, et il est grand temps qu'on songe à les restaurer ou à les consolider, si l'on veut prévenir de complètes ruines.

Nous ne trouvons que trop vraies les preuves de ce que nous avançons, dans la prison de paroisse actuelle qui s'en va par pièces et morceaux et dont certaines parties menacent de s'écrouler. Notes que toute cette prison avec toutes ses annexes et toutes ses cours, est encore

LA MERE DE LA TSARINE

Le 14 août 1872, dans une petite capitale d'Allemagne, une princesse écrivait à sa mère, souveraine d'un grand empire, lui parlant ainsi de sa dernière-née: "Baby ressemble à sa sœur Ella; elle a seulement les traits plus fins, les yeux plus foncés, avec des cils très noirs et des cheveux châtains. C'est une petite personne très douce, très gaie, qui rit toujours, avec une petite fossette à la joue."

Sept enfants vinrent en peu d'années remplir et réjouir son existence; cinq d'entre eux lui ont survécu: le grand-duc de Hesse actuellement régnant, la princesse Louise de Battenberg, la princesse Henri de Prusse, la grande-duchesse Serge de Russie et la Tsarine.

Il n'y eut jamais mère plus tendre que la princesse Alice, plus soucieuse du développement moral de ses enfants. Ses lettres sont remplies de passages comme ceux-ci: "Mes enfants sont en général sages et obéissants... Je m'efforce d'être très juste et très égale dans ma manière d'être avec eux... Ils sont si avancés, si intelligents que les gâteries leur feraient le plus grand mal... Je cherche à les élever en dehors de tout sentiment d'orgueil... Je sens combien il est important que les princes et les princesses sachent bien qu'ils ne valent pas plus que d'autres, sinon par leur mérite, et qu'ils ont un double devoir à remplir: celui de vivre pour les autres et de leur donner le bon exemple."

Cette occupation constante de ses enfants, que l'existence simple et familiale de sa petite Cour rendait possible, n'absorbait pas la princesse Alice au détriment des devoirs que lui imposait son rang, devoirs dont elle avait une conception très haute. Elle avait porté avec elle, dans l'atmosphère un peu étroite de Darmstadt, les vœux et les aspirations au milieu desquelles elle avait grandi: un vieil sentiment de la responsabilité attachée à son rang, un ardent désir de travailler au bien moral et matériel de ses sujets, et de plus des goûts artistiques et littéraires que son père s'était plu à développer.

Son mari n'étant qu'héritier présomptif, elle n'était pas, au début, toute puissante dans son petit Etat; elle y fonda cependant une foule d'institutions bienfaitrices: des asiles pour les infirmes et les orphelins, des écoles, un corps d'infirmières, des associations pour les femmes obligées de gagner leur vie et auxquelles elle voulait ouvrir de nouveaux débouchés. Elle portait dans toutes ces entreprises un intérêt pratique et persévérant, un esprit net et observateur, un dévouement que rien ne lassait.

En 1873, la mort tragique du petit prince Fritz marqua, à plus d'un point de vue, une époque mémorable dans l'existence de sa mère. Le 29 mai, l'enfant qui jouait avec son frère dans la chambre de la princesse, s'approcha en courant d'une fenêtre ouverte, perdit l'équilibre, tomba et se brisa la tête sur la terrasse de pierre. La tête de la princesse Alice fut déchirante et la

princesse quelques mois auparavant. Fière de la brillante intelligence de l'aînée de ses princesses, la nation britannique avait pour la cadette un sentiment plus intime de tendre reconnaissance: elle savait gré à cette jeune fille de dix ans de l'appui doux et fort prêt à la souveraine à l'heure de sa grande détresse.

Les premières lettres de la princesse à sa mère en arrivant en Allemagne sont un hymne d'allégresse. Sa nouvelle patrie lui apparaît à travers les fleurs, la musique et les éclats de joie populaire; mais, au milieu de son bonheur, elle a des mots charmants pour celle, dont l'inconsolable douleur a été encore avivée par son départ.

"Je vous aime tant... Si je pouvais en sacrifiant quelque chose de mon bonheur vous rendre un peu de votre, je le ferais de grand cœur. Que Dieu vous donne une précieuse mère! c'est ma prière continuelle..."

En 1877, la mort du grand duc et celle du prince Charles de Hesse firent du prince Louis le souverain du petit Etat, et la princesse, déjà faible, sembla impressionnée plus que de raison par sa nouvelle responsabilité. Un séjour à Houlgate avec ses enfants parut cependant la ramener à la riante plage normande lui parut "tout à fait charmant, si vert, si pittoresque, une si jolie côte... la plus agréable station de bains que j'aie jamais vue."

L'année suivante, à l'automne, son mari et ses enfants, à tour de rôle, tombèrent malades de la diphtérie: la grande duchesse les soigna elle-même, mais avec quelle angoisse! La Tsarine, alors âgée de six ans, fut gravement atteinte: "Ma précieuse Alix est prise... ma douce, précieuse Alix est si malade!" écrit la pauvre mère; puis "Alix se remet", mais sa plus jeune sœur, la princesse May, succomba: "Notre douce petite dernière nous est enlevée," témoigne la grande-duchesse le 16 novembre, et quelques jours après elle écrit à sa mère que, dans son angoisse, elle s'éprouva "la paix et la miséricorde de Dieu", mais que l'on apprend pendant des jours comme ceux-ci: "de graves et solennelles leçons..."

Je suis convaincue, ajoute-t-elle, que tout coopère au bien de ceux qui croient en Dieu", et au milieu de ses larmes pour sa "douce petite", elle répétait: "Dieu m'a pris une vie, il m'en a rendu cinq!"

Malgré sa résignation, la grande-duchesse était frappée à mort; déjà affaiblie, elle ne put résister à cette dernière épreuve, et elle semblait le pressentir quand elle écrivait à sa mère qu'à mesure qu'elle voyait les morts se multiplier autour d'elle, le passage à l'autre vie lui semblait plus facile, car "le home est là". Vers ce "home" entrevu à travers ses larmes, elle allait, elle aussi, prendre son essor. Le 7 décembre 1878, elle se sentit atteinte du mal terrible qu'elle respirait

depuis un mois, et le 14, elle mourut, sans lutte et sans secousse, dix-sept ans jour pour jour après la mort de son père. Figure attachante et un peu méconnue, la mère de la Tsarine a légué à sa fille, l'impératrice, avec les dons de son âme, son goût pensif et pur et son charme très doux.

La ressemblance de la destinée de l'enfant est plus brillante que ne le fut celle de la mère, et c'est maintenant sur toute l'échelle d'un vaste empire que le "Rayon de soleil" de la petite Cour grand ducal réjouisson son heureuse influence. Puisse-t-il y rayonner longtemps pour le bonheur de ses sujets, et aussi pour celui des alliés qui lui souhaitent aujourd'hui la bienvenue sur la terre de France!

Comtesse ROGER DE COURBON.

UN USAGE QUI SE REPAND

L'usage se répand de plus en plus d'envoyer les jeunes gens en Italie, en Allemagne, en Angleterre, pendant deux mois, six mois ou un an, pour qu'ils apprennent la langue du pays. Et c'est là une mesure excellente, quand elle ne manque pas son effet. Un adolescent qui ne saurait rien de l'allemand, vivrait fort commodément à Trèves ou à Cologne, sans en apprendre un mot de plus; ou bien la connaissance qu'il en acquerrait par l'usage serait incomplète et irrégulière; il faudrait qu'il la complétât par la grammaire. Dans la pratique, ce complément ne se fait jamais. Voyez, par exemple, les candidats à Saint-Cyr: les uns feraient un thème correct, si les connaissances les mots que l'usage seul apprend; les autres, accoutumés à parler, connaissent le vocabulaire, mais ignorent les règles. Presque tous pechent sur l'un des deux points. Aussi, à l'un des derniers concours essayés de fonder dans les villes où fréquentent les étrangers, des cours où ils peuvent apprendre la langue du pays. Ils reçoivent ainsi d'un voyage d'instruction théorique du cours, en même temps que l'enseignement pratique de l'usage. Une de ces écoles, fondée à Greoble, compte quatre cents étudiants étrangers, qui viennent apprendre le français. C'est là un excellent effort, et qui fait honneur sans réserve. Des cours analogues existent en Allemagne et en Suisse. Nous apprenons avec plaisir qu'il va s'en fonder un à Florence. Cette fondation a été décidée, nous apprend le "Cercle philologique" de cette ville, à la suite d'une conférence de notre compatriote, M. Marcel Raymond, faite sous la présidence du prince Corsini. Florence est un rendez-vous d'étrangers, qui seront bien avertis d'y pouvoir étudier, non seulement dans la rue, mais à l'école, la langue d'un peuple si riche en chefs-d'œuvre, et qui a compté, dans le dernier quart de ce siècle, tant de savants, d'historiens et de critiques de premier ordre.

Quelques Devises Curieuses des Communes Voisines de la Capitale.

An-dessous des armes un peu complexes de Gentilly: "Gentilly sois gentil serai." N'insistons pas. Très plaisante la devise qui surmonte l'écusson de Courbevoie: "Curra via, mens roctia", qui proclame que, s'il y a des chemins de traverse dans la commune, les esprits, du moins, y sont droits.

Ce n'est pas une deviate, c'est un cri de guerre qu'arbore Pantin sur son socle, qui est celui de ses anciens seigneurs: "Hilady, Pantin, en avant!" Qui a serait imaginé que Pantin est tant de panache!

"J'étais fleur, j'ai saisi cité," dit gentiment la commune des Lilas, rappelant ainsi que le municipal fut créé dans un bois de Lilas qui fit partie, jusqu'en 1867, de la commune de Roumainville. Il y en a, comme on voit, pour tous les goûts—de fibres et d'aimables, de modestes et de malicieuses.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

"A Legal Wrong"—une erreur de la justice avait attiré la foule hier soir. Aujourd'hui et demain, même pièce en matinée. Dimanche en matinée, comme à l'ordinaire, première de "Money Mad", pièce sur le succès de laquelle comment l'administration et la troupe Baldwin-Melville.

THEATRE CRESCENT.

Hier soir, il y avait salle comble au Crescent. On y donnait la pièce si amusante, si populaire, "Shooting the Chutes", avec les deux acteurs favoris du public qui l'on appelle Murray et Mack, en attendant "Le Prisonnier de Zenda", pièce amusante avec chanteurs qui passera dimanche soir.

THEATRE TULANE.

Les représentations de Fred. Ward se poursuivent avec le même succès au Tulane. Hier "Virginius" avait attiré la foule. C'était la première de cette tragédie.

Le soir, vendredi, "Horatius". Samedi en matinée et le soir, "The Mountebank", le grand succès de la saison.

Dimanche soir, première du Bourguemestre (Burgomaster), pièce extrêmement gaie, par une troupe comique dont on dit le plus grand bien.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche. ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an \$22.00. 6 mois \$12.00. 3 mois \$6.00. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.00. Un an \$25.00. 6 mois \$13.00. 3 mois \$6.50. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION HEBDOMADAIRE

Parusant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$2.00. Un an \$12.00. 6 mois \$6.00. 3 mois \$3.00.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, ne s'abonne et n'est vendue séparément. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

NOTES AGENTS

Nos agents peuvent faire leurs commandes par MANDATS-POSTAUX ou par LETRES SUR EXPRES.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LES SANS FAMILLE Marie-Madeleine GRAND ROMAN INEDIT Par CHARLES MEROUVEL DEUXIEME PARTIE BATARDS! XIV PAR VOIE.

baronne, heureux et tranquilles ils avaient, il y a une vingtaine d'années, une fille à peu près de mon âge, un peu plus vieille... Elle s'appelait Rose et elle était aussi bonne que jolie... Mon frère Maurice allait souvent à Blanchelande lorsque Rose avait quinze à seize ans... L'abbé d'Aulnay appuya son coude au guéridon qui le séparait de la baronne et son front à sa main gauche, de façon qu'il était impossible de saisir sur son visage aucune de ses impressions.

une faute... Un enfant était survenu et à la suite de cette honte, la mère de Rose était morte, frappée au cœur par le déshonneur de sa fille... Rose avait un insurmontable chagrin et une haine féroce pour celui qui en était l'auteur et, tout ce qui lui touchait. Hélas! j'étais comprise dans cette haine folle. Rose avait pu vouloir parler, mais il était assés, à force de ruses de la culpabilité de Maurice. Il résolvait de se venger et il le fit! Elle essaya son front ruisselant de sang.

la forêt, laissant la bride sur le cou de mon poney qui connaissait son chemin, je me sentis saisie, enlevée de ma selle et jetée brutalement sur le sol. J'entrevis un homme dont le visage était méconnaissable, noir, affreux... Il murmura à mes oreilles des paroles de menace et je m'évanouis ou plutôt je crus que j'allais mourir. Cette honte m'avait à demi étouffée. Lorsque je sortis de ses mains, j'étais perdue, perdue comme Rose Broudin, déshonorée comme elle! Elle se tut, haletante, craintive encore comme si elle fut restée sous le coup de cette vision.

de langueurs qui m'obligeait à rester enfermée dans ma chambre, et au dernier moment on me ramena à ce château de Blanchelande que j'aurais voulu ne jamais revoir. Là, j'étais seule avec ma tante d'Orville et la vieille Mariette, qui m'a élevée. Dans la soirée qui suivit mon arrivée, je fus prise de douleurs et une sage-femme arriva au milieu de la nuit pour m'assister. Quel était son nom? On ne m'a jamais ignoré. Je ne la vis que quelques instants.

Pierre Broudin. Pour la sage-femme qui m'avait assistée, je n'ai pu connaître son nom ni savoir où elle s'était rendue. Il m'a été aussi impossible de la retrouver que de me procurer aucune nouvelle de la malheureuse enfant que les autres haïssaient, à cause de son origine et du trouble qu'elle avait causé dans une maison qui ne connaissait jusque-là que les plus grandes prospérités.

même l'a voulu... Ta fille est morte! Le prêtre frissonna. —Dieu! Elle avait osé prononcer ce mot en commettant cet affreux mensonge! Louise poussa un cri: —Je demandai à visiter au moins la petite tombe de cette infortunée que je n'avais pressée qu'un instant sur ma poitrine. Ma tante me répondit par les mêmes paroles évasives: —A quoi bon?... Ce serait à compromettre... Cependant, si tu le désires... Nous verrons... Et au dernier moment, alors qu'elle était sur le point d'expirer, je lui ai renouvelé mes supplications... Elle n'ont obtenu que la même réponse. Elle regarda fixement l'abbé d'Aulnay et ajouta: —Et je vais vous dire, monsieur l'abbé, une chose horrible. A ce moment, ma tante m'a lancé un regard qui m'a fait frémir et j'ai tout compris! Achevez. —J'ai vu la conviction qu'elle emportait avec elle un affreux secret et qu'elle m'avait menti! Elle s'arrêta. Une poignante émotion la saffoignait. Ce fut avec une agitation croissante qu'elle s'écria: —Depuis je suis en proie à des frayeurs qui me torturent! Tant que madame d'Orville a vécu, mon respect pour elle m'a imposé